

RÉCITS DE CONVERSION ET COMMENTAIRES de VINCENT FLAMAND

SAINT PAUL

Saul était toujours animé d'une rage meurtrière contre les disciples du Seigneur. Il alla trouver le grand prêtre et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que, s'il trouvait des hommes et des femmes qui suivaient le Chemin du Seigneur, il les amène enchaînés à Jérusalem. Comme il était en route et approchait de Damas, soudain une lumière venant du ciel l'enveloppa de sa clarté. Il fut précipité à terre ; il entendit une voix qui lui disait : « Saul, Saul, pourquoi me persécuter ? » Il demanda : « Qui es-tu, Seigneur ? » La voix répondit : « Je suis Jésus, celui que tu persécutes. Relève-toi et entre dans la ville : on te dira ce que tu dois faire. » Ses compagnons de route s'étaient arrêtés, muets de stupeur : ils entendaient la voix, mais ils ne voyaient personne. Saul se releva de terre et, bien qu'il eût les yeux ouverts, il ne voyait rien. Ils le prirent par la main pour le faire entrer à Damas. (*Actes des Apôtres 9,1-8*)

COMMENTAIRE DE VINCENT FLAMAND

Je pars donc de la figure de Paul. Je serai assez court. Je vais vous dire deux trois mots mais c'est singulier, c'est mon Paul à moi. Quand même pas mon Paul à moi simplement, j'ai lu, j'ai travaillé. Mais c'est quand même mon sentiment par rapport à cette figure-là. C'est à mon avis, une figure absolument fascinante et ce texte le dit. Paul découvre, met au monde quelque chose de ce qui va être le grand mouvement du christianisme. Paul vit, témoigne, incarne une intuition qui va d'ailleurs donner pas mal de dérives aussi. C'est comme quand vous accouchez de quelque chose de neuf, il y a tout ce qui doit être grand et il y a aussi toutes les zones d'ombre qui vont aller avec.

Je pense que Paul, sa grande intuition, elle est dans ce texte des Actes des Apôtres. Ça tient autour de la phrase : « *Paul, pourquoi me persécutes-tu ?* » Il est intéressant ce texte. Voilà quelqu'un qui est un homme religieux, ultra religieux, pharisien de la stricte observance, quelqu'un qui était persuadé de suivre la volonté de Dieu. Quelqu'un qui était persuadé et c'était sans doute vrai, d'avoir une foi ardente et qui se rend compte que ce qu'il appelle foi, la façon dont il la vit, ça peut être l'inverse. Vous imaginez le choc. Le christianisme commence comme ça en découvrant que ce que nous appelons foi peut être la persécution d'un Dieu que nous ne connaissons pas. Quelle manière de parler de l'amour qui peut tuer un autre ? Quelle manière de vouloir être avec l'autre et qui empêche l'autre d'être ? C'est quelque chose d'assez rude. Il y a cette voix dit Paul « *Pourquoi me persécutes-tu ?* »

Et puis il y a la phrase « *Qui es-tu ?* ». Espèce de doute abyssal. Doute abyssal qui pourrait, peut-être nous habiter tout le temps par rapport à la foi. C'est quoi cette histoire de Dieu ? C'est qui ? Qui est Dieu pour nous ? C'est la grande question, on y reviendra. Il n'est pas certain que nous ne commençons pas par nous tromper. Nous avons toujours tendance à faire des idoles, tendance à faire de Dieu quelqu'un qui nous permet de pouvoir mettre des limites, des barrières, qui nous permet de dire « il y en a qui n'en sont pas. », « Il y en a qui sont moins loin. », « Il y en a qui devrait pouvoir devenir comme nous ». C'est toujours l'immense risque. Comme tu disais tout à l'heure « vouloir reproduire à l'identique ». Prétendre que quelque part nous possédons la Vérité. Nous la servons, n'empêche que nous la possédons mais les autres n'y sont pas et certains autres n'y sont pas du tout. C'est ça qui est ébranlé avec Paul. Pourquoi ? Parce qu'il découvre, - et je vais m'arrêter avec ce petit texte, sur cette idée-là - ce qu'il découvre, c'est que le Dieu bon auquel il va consacrer sa vie avec toutes les errances qui vont aller avec, le Dieu auquel il va consacrer sa vie est un Dieu dont Jean par la suite dira que c'est le Dieu Agape « Dieu est Amour ».

Mais « Dieu est Amour », c'est usé comme formule. Ça fait vingt siècles qu'on nous dit que Dieu est Amour. La plupart des gens que je rencontre moi ne veulent plus entendre parler du fait que Dieu est Amour.

Ils en ont assez qu'on leur dise que Dieu est Amour. Parce que pour eux ça ne veut plus dire ce que ça voulait dire pour Paul, ce que cela veut dire pour nous. L'Amour ça veut dire autre chose, Dieu ça veut dire autre chose. Mais dire Agape c'est dire une chose très simple, c'est dire que Dieu n'est que Don inconditionnel. L'Agape, c'est le Don inconditionnel, c'est la Présence, c'est un Amour de Fidélité absolu, c'est un Amour donné à chacun pour toujours quoiqu'il fasse et quoiqu'il arrive. Il y a quelque chose comme cela, une espèce de tendresse, dont on va essayer de comprendre comment elle peut se vivre mais une tendresse toute simple qui en même temps est la vraie force, la force d'un amour d'un don de vie qui ne renonce jamais.

Et qui est capable de porter le pire en nous. Quand on parle de la toute-puissance de Dieu, ce n'est pas la toute-puissance d'écrasement c'est une force qui est capable de rester fidèle à un projet d'amour quoiqu'il arrive, quoiqu'il advienne. Du côté de Dieu, si vous voulez, au niveau de l'Agape, le salut est donné pour tous et ça c'est scandaleux. Ça c'est compliqué, c'est bouleversant ! Et souvent notre manière de parler de la religion, de toutes nos identités va contre ça : il y a les croyants et il y a les non-croyants. Il y a ceux qui en sont et ceux qui n'en sont pas. Et nous jugeons en fonctions de certains critères. L'agape est un Don inconditionnel. Comment vivons-nous, pouvons-nous en communauté chrétienne vivre d'un Don inconditionnel ? Et qu'est-ce que cela veut dire ? Un amour qui prend chacun là où il est, qui ne le lâche pas, qui ne le juge pas, qui cherche à l'amener, l'amener où ? Ça on essayera de voir. Il me paraissait important de commencer par-là, cette conversion à l'Agape. Cette découverte que souvent, cet amour-là, je n'y suis pas. J'aime autrement, j'aime mal. Ce n'est pas si grave, notez bien, puisque le dernier mot de tout cela va à l'Agape, va au don sans limite. Partons de cette idée-là, Dieu serait-il un Don d'Amour inconditionnel, une Force toujours présente quoiqu'il advienne ?

- Dias : photo de sauvetage de migrants et chant « Misericordias Domini »

Moteur de conversion : délivré du meurtre identitaire

SAINT AUGUSTIN

Cette dispute dans mon cœur n'était qu'une lutte de moi-même contre moi-même. Alypius, lui, rivé à mes côtés dans cette agitation sans précédent, attendait en silence le dénouement [...]. La solitude s'offrait à moi comme un endroit plus propice au travail des larmes. Je me retirai assez loin; ainsi même la présence d'Alypius ne pourrait pas m'être à charge. Tel était alors mon état. Il le comprit [...]. Et je pleurais dans la profonde amertume de mon cœur brisé.

Et voici que j'entends une voix, venant d'une maison voisine ; on disait en chantant et l'on répétait fréquemment avec une voix comme celle d'un garçon ou d'une fille, je ne sais : « Prends, lis ! Prends, lis ! » À l'instant, j'ai changé de visage et, l'esprit tendu, je me suis mis à rechercher si les enfants utilisaient d'habitude, dans tel ou tel genre de jeu, une ritournelle semblable ; non, aucun souvenir ne me revenait d'avoir entendu cela quelque part. J'ai refoulé l'assaut de mes larmes et me suis levé, ne voyant plus là qu'un ordre divin qui m'enjoignait d'ouvrir le livre, et de lire ce que je trouverais au premier chapitre venu [...].

Aussi, en toute hâte, je revins à l'endroit où Alypius était assis ; oui, c'était là que j'avais posé le livre de l'Apôtre tout à l'heure, en me levant. Je le saisis, l'ouvris et lus en silence le premier chapitre où se jetèrent mes yeux : « Non, pas de ripailles et de souleries ; non, pas de coucheries et d'impudicités ; non, pas de disputes et de jalousies ; mais revêtez-vous du Seigneur Jésus Christ, et ne vous faites pas les pourvoyeurs de la chair dans les convoitises » (Rm 13, 13). Je ne voulus pas en lire plus, ce n'était pas nécessaire. À l'instant même, en effet, avec les derniers mots de cette pensée, ce fut comme une lumière de sécurité déversée dans mon cœur, et toutes les ténèbres de l'hésitation se dissipèrent [...].

COMMENTAIRE DE VINCENT FLAMAND

J'espère que ce texte est touchant. J'ai demandé que l'on prenne cette figure parce qu'Augustin est mon meilleur ennemi et quelqu'un pour qui j'ai à la fois une tendresse et une affection profonde. Je trouve que déjà ça c'est intéressant. Je ne sais pas pourquoi mais souvent quand on commence à parler de tout ce chemin mystérieux de la spiritualité, de la foi on imagine qu'il y a peut-être une voie qui se dégage. Alors qu'en fait, il n'y a pas un christianisme, il y a des christianismes, des tas de façons très différentes de vivre le mystère. Et certaines sont plus ou moins compatibles. Il y a plusieurs demeures paraît-il dans la maison du Père. Je dis toujours qu'il y a des gens que je n'espère ne pas croiser trop souvent si un jour j'y vais. Ça me paraît important. Quand je lis ce texte - et en même temps c'est admirable, c'est une figure fondamentale dans l'histoire de l'Occident - il m'agace encore prodigieusement. Augustin est celui qui redécouvre quelque chose de l'AGAPE. Vous allez voir que chacune de nos quatre figures sont des gens qui sont touchés, mis en mouvement. Au fond la conversion c'est ça, être retouché par quelque chose de l'Amour inconditionnel, c'est vaciller et essayer de construire une vie autour de cela.

Simplement Augustin, plus tard évidemment, plusieurs siècles après Paul, est touché d'une autre manière, est touché depuis un autre lieu que Paul pour le meilleur et pour le pire. Tout à l'heure j'aurais l'occasion plus longtemps de parler de « la conversion aujourd'hui » et de relier tous ces textes. Ici, il y a plusieurs choses qui me frappent simplement, que je vous livre comme ça. Pour Augustin, Dieu, cet Agape, se donne dans le DESIR. Il y a en nous - c'est la grande idée d'Augustin - une trace, un appel infini, quelque chose que rien ne contente. Et ce quelque chose est d'abord vécu comme une douleur. C'est-à-dire, quoique nous fassions, ce n'est jamais ça. Nous avons cela aussi chez Jean de la Croix : « *Pour toute la beauté, je ne me perdrai pas mais pour un je ne sais quoi qu'on atteint par hasard* ». Il y a quelque chose comme ça, une insatisfaction profonde liée au désir. Comme si la trace de Dieu en nous se jouait là. Pas dans le renoncement du début, pas dans le fait de se sortir de la condition humaine comme on a pensé très longtemps avec les premières tentations chrétiennes : « sortons de l'humain ! ». S'il y a l'Incarnation, ça se joue au cœur de notre désir.

Mais ce n'est pas pour ça que c'est simple. C'est ouvrir la porte à la vie. Et Augustin c'est quelqu'un qui, lorsqu'il écrit « *Les Confessions* » nous raconte qu'il a cherché sans arrêt, partout, qu'il a tout fait. Comme tous les convertis, il en remet une couche, c'est-à-dire que quand il voit sa vie avant, c'est les stupés, la luxure, c'est l'horreur, c'est le hard rock satanique, c'est tout ce que vous voulez. Quand on creuse un peu, c'est moins compliqué que ça. Il vit comme s'il était perdu dans un désir qui le déchire. Et tout d'un coup, alors qu'il n'y est pour rien - ça c'est l'Agape chez Augustin - alors qu'il n'a rien fait pour, alors qu'il ne l'a pas mérité, quelqu'un vient le prendre. Quelqu'un se révèle à lui. Et ça va bouleverser la vie d'Augustin. A partir de là, le chemin se fait et Augustin va créer une des grandes théologies de l'Occident en insistant toujours sur la Grâce. La Grâce c'est gratuit. Dieu nous sauve gratuitement. Ce n'est pas dû à nos mérites. On ne choisit pas. Dire cela c'est très beau pour Augustin. Ça va ouvrir des abîmes dans l'histoire de l'Occident. Parce que si c'est gratuit, qui est sauvé ? au nom de quoi ? Ce n'est pas grâce à moi. C'est Dieu qui décide oui mais Il sauve qui ? Tout le monde ? pas tout le monde ? Dans l'air du temps, il y avait l'idée qu'il n'y avait pas beaucoup de sauvés. Alors pourquoi Dieu en sauve si peu ? Et ça va donner au final un Dieu - même si ce n'était pas ce qu'il voulait sans doute - un Dieu assez arbitraire, un Dieu qui choisit gratuitement quelques-uns. Une des pires images de l'Occident avec laquelle on s'est expliqué pendant des siècles, un Dieu qui décide gratuitement : « Toi je te sauve, toi je ne te sauve pas, tu n'y es pour rien mais c'est comme ça ! », l'arbitraire divin. Dieu qui fait ce qu'il veut. C'est vraiment à mon avis, une des idées clés, une des idées phare qui s'enracine chez lui. Ce n'est pas ce qu'il a dit de plus profond, St Augustin voulait parler de la miséricorde, de l'Amour gratuit. Mais ça a donné le pire fruit, sans doute celui-là.

Et puis il y a eu autre chose, qui moi me dérange - mais vous n'êtes pas obligés d'être moi, je ne vous le souhaite pas - c'est où ça va porter la conversion de St Augustin ? Qu'est-ce qu'il vit ? Et bien il vit le désir de la chair - entendez le désir sexuel, en tout cas en ce qu'il le concerne - est mauvais. On doit y renoncer pour accéder à cet autre désir-là, parce qu'il est automatiquement - je caricature parce que c'est plus compliqué que cela, en tout cas tel que c'est dit dans ce texte-ci - il est dérégulé. C'est « coucherie », c'est « souleries », c'est « abus », c'est « excès ». Dieu est dans le désir humain et en même temps c'est un désir humain qui doit drôlement se purifier. Et ça aussi ça va donner pas mal de soucis à l'Eglise et le christianisme. Le rapport au désir, le rapport à l'amour, l'amour sensuel pas l'amour charnel. Tout cela est en germe dans un texte comme celui-ci. Chez St Augustin, vous avez l'ombre et la lumière. Vous avez tout chez lui, vous avez les plus grandes lumières, vous avez les actes d'amitié les plus héroïques, les questions les plus fortes, vous avez une poésie incroyable et vous avez comme dans « *La guerre des étoiles* », le côté obscur de la force. Vous avez quelque chose d'autre. Vous avez le désir dans toutes ses manifestations : l'élan, la vigueur, l'espérance, et en même temps le désir meurtri, blessé qui pour ne pas être excessif veut se renoncer. On est au fond dans la question chrétienne par excellence. Si Dieu s'est incarné c'est inconditionnel. Si Dieu est Amour Inconditionnel, ça s'incarne comment ? Parce que nous, nous sommes des êtres limités. Que fait Dieu de nos limites ? C'est ça la question de St Augustin. S'Il est Amour Inconditionnel, gratuit, que fait-il avec nous qui ne sommes pas amour gratuit ? Vous peut-être mais pas moi. Je suis toujours un peu intéressé, un peu en demande, essayant toujours un peu de tirer la couverture à moi. Il y a toujours une part de crainte, de narcissisme. « *Que celui qui n'a jamais péché me renvoie la pierre !* » C'est cette tension-là, majeure, tension du désir. Agape, Amour inconditionnel ? Très bien ! Mais comment on fait ? Augustin a tenté de faire avec, il a cherché toute sa vie et il a créé cette théologie occidentale. Avec des zones de lumière, Dieu nous aime gratuitement et avec nos zones d'ombre. Et nous dans tout ça ?

Toute petite dernière chose, par rapport à Augustin qui me touche beaucoup. Et je vous dis encore une fois, qui suis-je pour vous dire ça ? Je ne suis pas plus malin qu'Augustin. Vous voyez le risque que l'on prend dans ce genre de moment. C'est le côté paradoxal du personnage. Je crois qu'on comprend, au moins en sympathie, en empathie avec cette grande figure-là, si on comprend ce côté paradoxal. Augustin, c'est quelqu'un disait l'autre qui a toujours eu besoin d'être entouré par quinze amis pour pouvoir dire et leur dire à quel point il désirait pouvoir vivre tout seul. Relisons le texte : « Alors je me suis éloigné de Alypius. Je sanglotais... N'empêche, où est Alypius ? Je retourne voir Alypius, je dis : tu as vu Alypius, je sanglotais... » C'est tout le temps comme ça chez Augustin, une chose et son contraire, en tiraillement permanent, une passion incroyable. Et cela, à mon avis, c'est profondément humain. Les zones d'ombre de quelqu'un, les abîmes de quelqu'un sont peut-être aussi intéressantes que ses zones de lumière. Parce que d'abord c'est l'ombre qui révèle la lumière, s'il n'y a pas d'ombre il y a de l'aveuglement.

Et parce que c'est aussi ça qu'on peut donner. On peut donner ce qu'on a de meilleur mais comment donnons-nous ce que nous avons de pire ? Que faisons-nous du pire ? Comment sommes-nous travaillés par le pire en nous ? On a tous tendance, quand on entend par exemple, vous êtes le dimanche à la messe et c'est le Bon Samaritain. D'abord, on se dit tous, « Tiens c'est le bon samaritain ! ». On connaît tous le texte, on connaît la fin, on a déjà vu le film. Et après spontanément on se met rarement dans la peau du lévite. On se met plutôt dans la peau du samaritain, éventuellement dans la peau de celui qui est roué de coups mais rarement dans la peau de celui qui n'est pas donné en exemple. C'est humain cela. Or, découvrir la part d'ombre, la part de désir meurtrier en nous cela paraît tout aussi évangélique et important. Et cela me paraît aussi pouvoir être donné et pouvoir être l'objet d'un don et d'un travail. C'est pour cela que St Augustin avec toutes ses forces et ses fragilités peut être vraiment une figure qui fait sens, une figure qui peut nous inspirer.

- Dias : « Le chariot de foin » de Jérôme Bosch, chant « Vous qui êtes entrés dans le mystère »
Moteur de conversion : délivré des plaisirs

LUTHER

Or, moi qui, vivant comme un moine irréprochable, me sentais pécheur devant Dieu avec la conscience la plus troublée et ne pouvais trouver la paix par ma satisfaction, je haïssais d'autant plus le Dieu juste qui punit les pécheurs et je m'indignais contre ce Dieu ; je disais : « Comme s'il n'était pas suffisant que des pécheurs misérables et perdus éternellement par le péché originel soient accablés de toutes sortes de maux par la loi du décalogue, pourquoi faut-il que Dieu ajoute la souffrance à la souffrance et dirige contre nous, même par l'Évangile, sa justice et sa colère ? J'étais ainsi hors de moi, le cœur en rage et bouleversé. Jusqu'à ce que, Dieu ayant pitié, et alors que je méditais jour et nuit, je remarquais l'enchaînement des mots, à savoir : « La justice de Dieu est révélée en lui (Christ) comme il est écrit : le juste vivra par la foi ». Alors je commençai à comprendre que la justice de Dieu est celle par laquelle le juste vit du don de Dieu, à savoir la foi et que la signification était celle-ci : par l'Évangile est révélée la justice de Dieu, à savoir la justice passive par laquelle le Dieu miséricordieux nous justifie par la foi. Alors je me sentis un homme né de nouveau et entré, les portes grandes ouvertes, dans le paradis même. À l'instant même, l'Écriture m'apparut sous un autre visage.

COMMENTAIRE DE VINCENT FLAMAND

Après la passion, voici la colère. Ce n'est pas si loin. Je relisais ce texte-là... on entend la colère. Moi Luther c'est quand je suis revenu, bien après mes études de philo, au Christianisme qui n'était pour moi, à cette époque-là, qu'une vague consolation pour gens trop impuissants pour porter quelque avis. Quand j'ai commencé à le découvrir, la première figure qui m'a fasciné, c'est Luther. Parce que Luther rappelle quelque chose qu'en général, on n'a pas tellement envie de voir notamment dans l'Eglise. C'est que le Christianisme, c'est aussi une affaire de jugement. Et ça c'est compliqué. Historiquement, on est sans arrêt en train de parler de l'amour. Cela devient relativement gentil, moral, rose bonbon, sympathique, plein de bonne volonté... On oublie qu'au départ, c'est porté quand même par la fin des temps, le jugement dernier. L'amour est le lieu du jugement, nous serons jugés sur l'amour. Alors je sais bien qu'Augustin, encore lui, dit « *Aime et fais ce que tu veux !* » mais vous avez bien vu, ça ne veut pas dire..., déjà pas de saoulerie, ça ne va pas être marrant... on voit bien que c'est déjà un peu plus compliqué. Il y a une pression de « jugement » depuis le début. Alors lorsqu'on parle sans arrêt de l'amour, l'amour, l'amour... L'amour pour qui ? Un amour inconditionnel pour tous. Mais s'il y a un jugement, on sera jugé sur quoi ? Sur l'amour ? Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Il y a une tension terrible qui a fait aussi l'histoire de l'Occident, qui s'est joué autour du ciel et de l'enfer, autour du salut et de la damnation. Ce sont de vieux combats dont on ne parle plus trop mais nous sommes les héritiers de ces combats-là même si nous ne les avons plus. Dieu était Celui qui était censé nous aider totalement mais qui en même temps maintenant allait nous donner la facture pour voir comment on s'était comporté par rapport à tout ça. Et ce modèle-là en a fait vaciller plus d'un. Chez Augustin, ça a donné notamment l'idée que Dieu choisissait gratuitement. On était quand même jugés. Ce modèle-là était un moteur d'angoisse terrible. Et le Christianisme a été, quand même au cours des siècles, source d'une immense culpabilité, d'une immense culpabilisation. Et il ne faut pas aller trop vite pour dire « on en est sorti ! On a eu Vatican II ». On n'est pas meilleur que les Anciens, on ne sort pas en cinquante ans d'un conflit qui était originaire.

Cette histoire de culpabilité, en gros c'est quoi ? C'est essayer de dire « Dieu t'aime gratuitement, il t'a tout donné, il t'a même donné son Fils Unique en rançon pour tous tes péchés » dit la théologie la plus classique. Cela veut dire, en retour, juste ça « Tu vas l'aimer comme ça aussi, tu dois entrer dans cet amour qui donne tout, tu dois imiter Jésus-Christ dans ce sens-là. Les plus lucides, c'est-à-dire les plus concernés au niveau du désir par cela et Luther en était lui qui était un moine irréprochable. Luther, ce n'est pas un joyeux gugusse c'est quelqu'un qui vivait de ça. Luther se rend compte de la chose suivante : « J'ai beau faire tout ce que je veux, je n'y arrive pas. Je n'arrive pas à tout donner, donner à Dieu ce que Dieu me donne, à aimer comme ça, je n'en suis pas capable. Donc, c'est logique, je suis damné. C'est bien le signe de ma damnation. »

L'amour infini et inconditionnel, Agape se pervertit. Ce n'est plus du tout une bonne nouvelle. L'amour ça devient : une façon de prendre l'autre au piège d'une exigence sans limite. Un peu le côté mère fusionnelle qui donne tout mais qui empêche d'être. La Modernité c'est cette civilisation qui est sortie du Christianisme en combattant cela de toutes ses forces, en combattant cet amour qui ne cessait de dire : gratuité, amour mais qui empêchait le plaisir, le sexe, c'était jamais bon, jamais assez, il fallait se sacrifier etc.... Je résume toujours par une formule un peu lapidaire qui vaut ce qu'elle vaut : « Bonjour ma sœur ! Qu'est-ce que vous aimez faire dans le monde ? J'adorais peindre ma Mère ! Et bien vous ne peindrez plus. » La volonté de Dieu, c'était l'anéantissement de notre volonté propre. Ce modèle-là a été absolument terrible. Au nom du Dieu Amour. Si le Christianisme a posé problème, c'est au nom de l'Amour, un Amour qui devient une exigence incroyable qui ne permet plus jamais d'être un peu le pauvre type, la pauvre fille qu'on est qui peut respirer librement dans son désir.

Et Luther s'est confronté à cela. Et ce qu'il a découvert, ce qu'il dit avoir découvert c'est que justement ce modèle est faux que finalement la foi, ce n'est pas entrer dans cette idée active et volontaire de médiation, de maîtrise qui fait qu'on va arriver à aimer totalement. C'est reconnaître qu'on n'y arrivera jamais et c'est « s'en remettre à ». La question de la possession pas spécialement au sens des démons avec des cornes mais c'est : qu'est-ce qui me possède, qui m'empêche d'être ? Par quoi suis-je possédé ? Quelles sont mes hantises, mes terreurs ? A l'époque de Luther, au XVe-XVIème siècle, avec toutes ces logiques du Ciel, le purgatoire, les Indulgences, on connaît ça par cœur, vous pouviez contribuer - c'était finalement une bonne manière de vivre la chose... ce n'était pas une manière idiote, ce n'est pas cela que je dis - vous pouviez contribuer au salut des âmes qui n'étaient pas tout à fait parfaites mais qui n'étaient pas complètement perdues. On peut offrir etc... et faire en sorte que l'âme aille plus vite au Ciel. On pouvait rajouter du mérite. C'est comme cela que Luther s'oppose. Il ne s'oppose pas contre les Indulgences seulement parce que ça donne des sous à l'Eglise mais parce que cela donne une image selon lui fausse de Dieu. Si Dieu, c'est la gratuité, Dieu justifie. A nouveau, le thème de l'Agape. Je n'ai qu'à y croire....

Cela ne va pas résoudre toutes les questions, notez bien. Ça veut dire qu'on y croit, est-ce que tout le monde y croit ? Des questions qu'il faut toujours se poser. La vraie question du Christianisme à mon avis c'est celle-là : S'il y a de l'inconditionnel, de l'amour sans aucune condition, que faisons-nous à nouveau de nos limites ? Comment est-ce qu'on vit avec nos différences, la fragilité, la zone d'ombre ? On en revient toujours là. Mais la grande intuition luthérienne, c'est celle-là : il faut croire justement que Dieu veut me justifier. C'est Lui qui justifie et donc je dois m'abandonner, me déposséder du désir de maîtriser toutes ces questions-là. Ce qu'il reproche à l'Eglise, avec toutes ses médiations, c'est d'avoir donné des systèmes de maîtrise. Les humains pouvaient maîtriser ce qui était de l'ordre du don gratuit que je devais recevoir parce que j'y croyais ; Croyons-nous au Salut ? Pour tous les autres en général peut-être. Je parle pour moi. Pour moi c'est incroyablement compliqué, je me connais. C'est vraiment cette question-là. Et vous entendez dans le texte de Luther la colère, le défi, un modèle qui est devenu insupportable. On entre dans quelque chose qui va ressembler à ce que nous vivons aujourd'hui. Et l'inconditionnel chez Luther, le fait de se dire : « je renonce à faire le Salut, je le reçois » va poser une série de problèmes, va poser une série de questions, va ouvrir à une certaine dérive. Il n'y a jamais une bonne réponse et il n'y a jamais quelqu'un qui a raison. Il y a des êtres qui arrivent à faire leur chemin avec cette annonce, cet appel, cette aspiration-là. Ce qui est très touchant dans tout ceci je trouve, c'est le sentiment de délivrance de la part de quelqu'un qui a donné toute sa vie et qui tout d'un coup dit : ça y est OK, je ne suis pas condamné ». Peut-être un des signaux les plus forts d'une attitude chrétienne serait cela, que la personne que je rencontre puisse ressentir sans même que je sache comment, cela : Qu'il n'y a pas d'humain à condamner, on n'est jamais condamné, il y a toujours quelque chose d'autre.

- Dias : photo du Mémorial Luther après le bombardement de Dresde en février 1945 et chant « Un seul corps »

Moteur de conversion : délivré de l'angoisse

THÉRÈSE de LISIEUX

Ce fut le 25 décembre 1886 que je reçus la grâce de sortir de l'enfance, en un mot la grâce de ma complète conversion. Nous revenions de la messe de minuit où j'avais eu le bonheur de recevoir le Dieu fort et puissant. En arrivant aux Buissonnets je me réjouissais d'aller prendre mes souliers dans la cheminée, cet antique usage nous avait causé tant de joie pendant notre enfance que Céline voulait continuer à me traiter comme un bébé puisque j'étais la plus petite de la famille... Papa aimait à voir mon bonheur, à entendre mes cris de joie en tirant chaque surprise des souliers enchantés, et la gaîté de mon Roi chéri augmentait beaucoup mon bonheur, mais Jésus voulant me montrer que je devais me défaire des défauts de l'enfance m'en retira aussi les innocentes joies ; il permit que Papa, fatigué de la messe de minuit, éprouvât de l'ennui en voyant mes souliers dans la cheminée et qu'il dît ces paroles qui me percèrent le coeur : « Enfin, heureusement que c'est la dernière année!... » Je montais alors l'escalier pour aller défaire mon chapeau, Céline connaissant ma sensibilité et voyant des larmes briller dans mes yeux eut aussi bien envie d'en verser, car elle m'aimait beaucoup et comprenait mon chagrin : « O Thérèse ! me dit-elle, ne descends pas, cela te ferait trop de peine de regarder tout de suite dans tes souliers. » Mais Thérèse n'était plus la même, Jésus avait changé son coeur ! Refoulant mes larmes, je descendis rapidement l'escalier et comprimant les battements de mon coeur, je pris mes souliers et les posant devant Papa, je tirai joyeusement tous les objets, ayant l'air heureuse comme une reine. Papa riait, il était aussi redevenu joyeux et Céline croyait rêver !... Heureusement c'était une douce réalité, la petite Thérèse avait retrouvé la force d'âme qu'elle avait perdue à 4 ans et demi et c'était pour toujours qu'elle devait la conserver !...

Commentaire de Vincent Flaman

25 décembre 1886, il ne s'est rien passé. C'est un peu hallucinant cette affaire-là. J'ai toujours la même impression quand j'entends, je lis, je fréquente un peu un texte de Thérèse de Lisieux, il ne se passe rien. Avec Paul, Augustin, Luther... tu tombes de cheval, tu es déchiré, tu verses des torrents de larmes devant ton ami Alypius, tu es un moine irréprochable et tout d'un coup tu ouvres les Ecritures.... Mais là, avec Tèreuse : « *J'ai fait Noël avec papa...* ».

La première fois que j'ai ouvert les œuvres complètes de Thérèse de Lisieux, je faisais mes études en histoire du Christianisme. Et sans trop savoir pourquoi j'avais décidé de m'intéresser à Sainte Thérèse de Lisieux. Hasard ? Signe de l'Esprit Saint ? J'achète donc le Volume des Œuvres complètes. A l'époque, j'étais porté de plus ou moins près sur les mouvements punks et les milieux d'extrême gauche. J'ouvre et je lis ceci : « *Histoire printanière d'une petite fleur blanche. C'est à vous ma Mère chérie, à vous qui êtes deux fois ma Mère que je viens confier l'histoire de mon âme.* » Qu'est-ce que c'est que ces couillonnades ? Je l'ai refermé, je l'ai remis dans la bibliothèque et puis j'ai dit : ça va, moi je n'ai pas besoin qu'une enfant vienne me raconter ses petites histoires. Mais ça m'avait coûté des sous, le livre en question. Alors j'ai eu des scrupules financiers (on ne sait pas tout ce que l'on doit au financier). Alors j'ai rouvert le livre avec un déplaisir profond et j'ai commencé Manuscrit A : « *Je suis la petite balle de Jésus... Jésus a le droit de bercer sa petite balle...* » Je n'en pouvais plus.

Puis il s'est passé quelque chose qui demeure un mystère pour moi jusqu'à aujourd'hui. J'ai entendu autre chose. Non pas une voix « Prends, lis ! » mais autre chose. C'est-à-dire que derrière ce qui m'apparaît toujours aujourd'hui comme une névrose absolument sidérante - la famille Martin, 5 filles toutes en religion, le père fou, interné... ce n'est pas rien ! L'oncle Guérin flirtant avec le bon antisémitisme bien français, tout cela est très limite - derrière toutes ces cassures, ces brisures, j'ai entendu autre chose. J'ai entendu quand même la possibilité d'un chemin, d'un désir, une fragilité qui allait de pair avec une tendresse, avec une force. J'ai lu notamment à la fin du Poème des armes : « *En chantant, je mourrai sur le champ de bataille, les armes à la main* ». Ça, ça pouvait me parler. Je me disais : Tiens, c'est une petite fleur blanche armée ! La petite fleur blanche, elle combat et ce n'est pas de la rigolade.

Et progressivement c'est devenu une des personnes qui m'intéresse le plus. Je pense aujourd'hui que c'est quelqu'un d'absolument majeure, elle a initié quelque chose. Mais le problème ou plutôt la chance ou la question, c'est qu'elle a été lue dans le conformisme le plus total. Quand elle est morte, il fallait faire une circulaire mortuaire. Mais les religieuses ont dit : Qu'est-ce qu'on va raconter de Thérèse, elle n'a jamais rien fait. Elle s'endormait à l'oraison, elle n'a vraiment rien d'exceptionnel ni d'extraordinaire, rien de très fascinant à première vue Thérèse de Lisieux par rapport au canon spirituel de l'époque qui était très sacrificiel. On s'offrait à la justice divine, tiens pour le coup, à la place des pécheurs, dans un monde devenu moins croyant, laïc. Les Carmélites, c'était des unités de choc de prière de l'Eglise. On priait pour les pécheurs. Face à ça, entrée à 15 ans, morte à 24 ans, rien fait de terrible.

Elle vit à mon avis au moins quelque chose d'important, c'est que le désir ne va pas sans l'illusion. Thérèse de Lisieux comme nous peut-être, s'est illusionnée toute sa vie. Elle a cru que l'amour était possible dans une vie fracassée, dans une vie surprotégée. Elle a cru que quelque chose de l'ordre de ce désir d'amour le plus pur pouvait se réaliser. Et elle n'a jamais renoncé à le désirer. Et elle a été crucifiée sur l'absence. C'est-à-dire que sans arrêt ce désir dans ce qu'il avait d'enfantin, ce qui nous fait tellement plaisir, a été démenti par les faits. Et elle n'a pas renoncé. Elle a vécu le démenti comme un approfondissement de sa foi. Aujourd'hui on dirait, comme dans l'émission « The Voice » : « C'est bien t'as pas lâché ! ». Alors c'est amusant parce qu'on parle d'elle comme étant celle qui a parlé de la petite voix, celle de l'abandon, c'est vrai aussi. Mais l'abandon chez Thérèse de Lisieux, c'est une manière de ne pas lâcher, c'est ne pas lâcher le désir le plus profond. C'est cette incroyable possibilité d'une tendresse malgré tout qu'elle avait cru apercevoir même dans l'amour fracassé et blessé de sa fratrie. Alors ça veut dire qu'il y a quelque chose d'incroyablement fort, c'est-à-dire que les limites humaines reviennent à fond chez Thérèse de Lisieux mais elles ne reviennent plus comme un obstacle. Elles reviennent comme faisant partie du chemin.

Et alors la chose qui moi me bouleverse le plus chez cette petite carmélite... - Je ne sais pas d'ailleurs pourquoi je dis moi-même « cette petite », c'est agaçant. On dit toujours la petite, la petite mais elle n'est pas petite du tout Thérèse de Lisieux, pour son époque, elle avait plutôt une bonne taille. Et quand il a été question qu'elle devienne sainte, ses sœurs ne donnaient pas les photos, vous savez on avait les fameuses peintures. A l'époque on ne donnait pas les photos entre autre, c'était les premières photos, c'est ce qui a l'air assez hallucinant, c'était les premiers appareils à photos, mais on en avait un dans le Carmel de Lisieux. On ne donnait pas les photos parce que soi-disant la peinture révélait mieux l'âme mais aussi, et cela je le sais de source sûre, parce qu'en sous-main, elle n'avait pas le menton d'une sainte. Je ne l'invente pas. Ce n'est pas elle qui me l'a dit mais c'est les gens qui... J'ai beaucoup traîné du côté de Lisieux - Ce qu'il y a de plus bouleversant chez Thérèse de Lisieux, c'est qu'elle meurt athée en ne renonçant pas à son désir mais en disant « C'est ce que je veux croire, mais dans le fond je n'y crois plus. »

Si vous lisez le Manuscrit C, la fin de sa vie quand elle se rend compte qu'elle va mourir. Jusque-là c'est le Ciel. Toute la vie de Thérèse de Lisieux - moi j'ai beaucoup de mal avec ça aujourd'hui - c'est le Ciel. Ce monde-ci il faut y renoncer, c'est la vallée de larmes, il est triste par rapport au Ciel où je vais retrouver Jésus, mes petits frères et sœurs, maman, toutes ses belles relations. Tout est interprété par rapport au Ciel. C'est un peu tout l'inverse de ce que l'on vit. Manque de bol, au moment où elle va y aller, au moment où elle se rend compte qu'elle est tuberculeuse - elle vit 24 ans - elle n'y croit plus. « Jusque-là je pensais que les athées parlaient contre leur conscience, j'ai découvert que ce n'était pas vrai et maintenant je suis à la même table qu'eux ; *« Mère bien aimée, l'image que j'ai voulu vous donner des ténèbres qui obscurcissent mon âme est aussi imparfaite qu'une ébauche comparée au modèle, cependant je ne veux pas en écrire plus long, je craindrais de blasphémer... »* J'entends des voix qui me disent « viens avance ! Ce que tu vas trouver, ce n'est pas du tout le Ciel, la mort, c'est le néant ». Alors je reste là avec mes frères et sœurs d'aujourd'hui qui sont tiraillés par cette condition humaine et je crie « *Seigneur renvoyez-nous justifiés.* » Il y a quelque chose-là qui est absolument vertigineux. Je dis ce que je veux voir. Quand on lit les Poésies, on dit « Comme elle a une folie douce ! ». Mais ce n'est pas vrai. Je suis dans l'obscurité la plus totale. Mais je ne veux pas renoncer à cette impression que je ne vois plus, que je ne vis plus, que je ne ressens plus du tout. Je ne veux pas renoncer à ce désir d'amour, de tendresse que j'ai cru entrevoir.

Chez Thérèse de Lisieux, l'illusion du désir, les chutes du désir, la rendent de plus en plus fraternelle avec tous. Son désir est travaillé, me semble-t-il, dans le sens d'une fraternité de plus en plus grande. Elle perd beaucoup, Thérèse de Lisieux sur ses illusions ses croyances, sur ses manières de parler d'elle, sur son sentiment quand même d'aimer mieux Jésus, les autres.

Elle perd tout cela et quand elle est par terre, quand tout est tombé, quand le Ciel n'est plus là, quand il n'y a plus de Dieu que l'absence, qu'est-ce qu'il lui reste ? L'étrange fraternité avec tous les autres. Elle fait cette promesse dingue, non pas « *Je passerai mon Ciel à faire du bien sur la terre !* » C'est une réalité future mais « Je reviendrai. Je ne vais tout de même pas vous laisser tomber ! ». Parce que regarder le bon Dieu face à face, si ça se met, je serai déçue-elle le dit à ce moment-là et puis tout compte fait, je ne suis même plus sûre que ça existe. Par contre, cet amour profondément humain, ce désir profondément humain, j'y tiendrai toujours ! C'est quelque chose de bouleversant chez cette carmélite. Et je pense qu'en cela, elle est très contemporaine parce qu'elle a été une des figures les plus fortes qui a commencé à vivre Dieu dans un monde où Dieu se dit comme absent ; plus comme présent, plus comme certain, plus comme allant de soi mais comme radicalement absent. Et l'expérience massive vécue par la plupart de nos contemporains, je pense, - qu'ils croient ou pas - le fond de la société d'hier, c'était l'évidence de Dieu. On parlait ce langage-là. A la limite, on n'y croyait peut-être pas mais la société parlait comme ça. Le fond de la société, c'est que Dieu n'est plus du tout évident. Dieu, on ne sait plus trop, chacun doit chercher. Et c'est là qu'elle vit la vie fraternelle parce qu'elle est restée fidèle à ce désir d'amour et qu'elle a accepté que ce désir d'amour soit travaillé moins par un Ciel qui juge que par un Père, une fraternité qui peut nous unir tous au-delà de ce qui peut nous séparer.

Je vous le dis, le 25 décembre 1886, il ne s'est rien passé, si ce n'est la phrase d'agacement de son père : « *Enfin, heureusement que c'est la dernière année !* ». C'est cette phrase-là qui a provoqué quelque chose. Mais ça me paraît important que nous puissions comprendre qu'il y a toute cette histoire de l'Agape. L'Agape, c'est une histoire, nous faisons partie du Chapitre, nous faisons partie du Volume. La façon de donner corps et chair à l'amour inconditionnel, est à mon avis la grande question chrétienne. Et en fonction des époques et des contextes, ça se décline d'une manière ou d'une autre. Et vous avez des amis parmi les saints et des gens que vous n'aimez pas. Vous avez des choses qui vous parlent et des choses qui ne vous parlent pas. Il y a plusieurs demeures....

- Dias : « La jeune fille au ballon » de Banksy et chant « Toi, mon Père »

Moteur de conversion : délivrée de l'apitoiement sur soi